no 6 mq.

N° 7 TROISIÈME ANNÉE 5 Avril 1899

LE SPIRITUALISME MODERNE

Organe de l'" *UNION FRATERNELLE SPIRITUALISTE* "

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.
Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

A NOS ABONNÉS

Nous prions nos Abonnés du *Spiritualisme loderne* qui n'ont pas encore acquitté leur bonnement pour l'année 1899, de vouloir ien réserver bon accueil à la quittance ui leur sera prochainement présentée.

Nous profitons de cette occasion pour emercier nos Abonnés du concours déoué et empressé qu'ils apportent à notre uvre de propagande et de régénération iorales, dont l'influence salutaire afirme chaque jour ses progrès.

L'ADMINISTRATION.

-NNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Dimanche dernier, 2 avril, les amis et disciples d'Allan Kardec se sont réunis en foule ombreuse au cimetière du Père La Chaise, aurès du monument du Maître, pour célébrer le 0e anniversaire de sa désincarnation.

Des hommages nombreux ont été rendus à la némoire de l'Initiateur, de l'Apôtre du Progrès, l'œuvre tout entière du plus grand bienfaiteur e l'humanité dans les temps modernes, ainsi ue l'a justement qualifié M. Jules Gaillard, ncien député, dans une improvisation inspirée ar une foi ardente.

Les discours fort applaudis ont été prononcés dans l'ordre suivant :

M. G. Delanne, Mme Rosen, M. Beaudelot, M. Ozéau, M. Boyer, M. J. Gaillard, M. de Faget, Mlle Rodière, Mlle Gratien et M. Mainzer.

Discours prononcé au nom du *Spiritualisme Moderne*.

Mes sœurs, mes frères,

Imitant certaine pratique populaire d'une naïveté touchante des peuples de l'Orient, je ne trouve, pour résumer les sentiments du *Spiritualisme moderne*, en cet anniversaire, de meilleure expression que ces mots :

Réjouissons-nous!

Oui, réjouissons-nous, car le soleil de Justice et d'Amour s'est levé.

Cet idéal déposé dans nos âmes par le Créateur, se matérialise chaque jour davantage, en raison de l'énergie de nos aspirations et de l'ardeur de nos désirs de réalisations.

Le pieux sentiment qui fait se grouper la grande Famille Spiritualiste auprès de la tombe de notre maître Allan Kardec, nous fournit l'encourageante preuve des progrès qui s'accomplissent parmi nous au nom de la Justice, au nom de l'Amour fraternel.

Ces nobles impulsions qui nous animent et nous attirent irrésistiblement, ainsi qu'un puissant aimant, à ce rendez-vous que la reconnaissance impose à nos cœurs, est la caractéristique

des sentiments qui déterminent notre orientation. Saluons-les avec joie, car ils sont les avant-coureurs du bonheur.

***

Indépendamment de l'hommage que nos cœurs sont heureux de rendre à la mémoire de l'Initiateur et de l'Apôtre de la lumière et de l'amour, qui a victorieusement disputé nos intelligences et nos volontés aux tyrannies des préjugés, à l'orgueil et à l'égoïsme, n'y a-t-il pas aussi, dans ce tribut de reconnaissance que nous devons acquitter, un prétexte pour nos âmes à une fraternelle Communion d'amour? Ne nous en défendons pas, au contraire, réjouissons-nous à la face du monde de ce résultat plein de promesses pour l'avenir.

La communion de pensées, de sentiments et de désirs, sont les grandes voies qui conduisent à l'union spirituelle et celle-ci enfante l'union des âmes, par laquelle tous les progrès, toutes les réalisations sont possibles.

Cette union des âmes qui s'étend chaque jour refoule devant elle les barrières de l'obscurantisme. Réjouissons-nous, le champ du bien s'agrandit, le triomphe de la fraternité est assuré par la Solidarité et par l'Amour. Réjouissons-nous, cet idéal est devenu assez puissant pour arracher les âmes à la matière.

Oui, réjouissons-nous de voir nos rangs se serrer ainsi auprès du monument élevé à la mémoire de notre Maître. Nous avons obéi aux sollicitations de la force toute-puissante de l'amour fraternel qui transforme et régénère le monde; nous avons obéi, nous aussi, à l'admirable entraînement de l'exemple et nous sommes venus en foule nous enrôler sous la barrière de l'Immortalisme pour protéger l'humanité et la soustraire à la désolation du doute; nous sommes venus affirmer à nos frères inconsolés que la mort c'est la vie; nous sommes venus rendre témoignage des lumières incomparables que notre philosophie positive et rationnelle répand sur les épreuves de la vie, sur les lois que le progrès universel impose à chacun de nous.

Puisque telle est notre foi, proclamons-la courageusement, et, comme ceux qui nous ont devancé, nous constaterons les effets infaillibles de notre énergique sincérité.

La Foi transporte les montagnes, mais pour que ce levier soit puissant, il faut qu'il soit robuste et dirigé par une intelligence éclairée. Son efficacité s'impose dans le moment solennel où nous nous trouvons de l'histoire de l'humanité, dont l'âme désorientée et inquiète tressaille du désir de vérités et de lumières jusqu'alors inconnues. Le moment est donc venu de répondre à son attente : elle a besoin, pour se soutenir et se guider, des lumières de la foi. En ce moment particulièrement grave, la vérité peut fixer son orientation. Sachons nous défendre de laisser notre probité en matière de foi dégénérer en scrupule, car celui-ci est le perturbateur des consciences, le traître qui ouvre la porte des âmes au doute, ce fléau qui dessèche tous les fruits qu'il effleure, toutes les âmes qu'il touche.

Le scepticisme, cet enfant du siècle, est né de l'horreur légitime qu'inspire le fanatisme des sectes et les tentatives de tyrannie exercées sur le bien le plus imprescriptible qui existe dans le monde: la conscience humaine; il est la conséquence d'un sacrilège, du trafic inqualifiable des « faveurs du ciel ».

Dès que ce poison se fût infiltré dans les âmes, les volontés s'amollirent, les idéals s'affaissèrent, les caractères s'avilirent, la Foi, enfin, qui est le mobile puissant de l'âme, a déserté les consciences.

Et cependant, les lois qui régissent le monde sont restées immuables; mais le temps, ce grand régulateur, a fait table rase de tout ce qui n'est pas immortel. Les lois que l'on disait morales, mais en réalité imbues d'une littérale matérialité presque exclusive, ont subi les conditions de la matière et disparu avec elle; seul l'esprit de la loi, qui seul est indestructible, est resté notre lumière et notre guide.

Ne craignons pas d'alimenter notre foi à la source de la science, son vaste domaine est sa plus grande force. Pascal ne s'était pas trompé lorsqu'il disait : « Un peu de science éloigne de Dieu, tandis que beaucoup de science en rapproche. »

***

Nous te devons ces vérités, ô Maître vénéré, merci, pour ton amour qui ne s'est point lassé, au milieu des souffrances qui les ont enfantées! Merci, de nous les avoir transmises! Tu peux être fier de ton œuvre, car aujourd'hui l'arbuste cultivé par tes soins, nourri et soutenu par les efforts de ton infatigable volonté, est devenu un arbre immense, dont les rameaux vigoureux s'étendent sur les deux hémisphères, protégeant l'humanité dans sa laborieuse ascension vers

e Progrès. Ses fruits savoureux raniment le couage des âmes abattues par les ardeurs de la utte, calment les impatientes, consolent les déshéritées.

Réjouissons-nous, sœurs et frères, les semenes répandues généreusement ont germé, reloublons de zèle et de dévouement, afin d'éclaier l'humanité sur les vertus des principes sur esquels elle repose dans le passé, dans le présent et dans l'avenir : la Foi, qui donne le pouvoir de vaincre les difficultés de la vie; l'Espérance, qui console dans l'adversité, et la Charité qui panse toutes les douleurs.

BEAUDELOT.

LA VISION DE DAGMAR

(*Extrait du chapitre X du roman inédit de Rochester :* LE BONHEUR DES SIMPLES.)

Pâle et agitée, Dagmar reprit sa place sur le fauteuil; elle se sentait indisposée, sa tête endolorie était lourde comme du plomb, des frissons la secouaient et la terrible surexcitation des dernières heures faisait trembler chaque fibre de son être.

Peu à peu, une profonde torpeur l'envahit, qui se changea bientôt en un état étrange, qui n'était ni la veille, ni le sommeil ; son corps semblait paralysé et pourtant elle flottait, légère et vacillante sous le plafond de sa chambre dont les murs semblaient fondre; ils reculaient et enfin disparaissaient dans une brume lointaine.

Devant elle s'étendait une plaine verdoyante, émaillée de fleurs, inondée des rayons du soleil. Calme, joyeuse, confiante, elle cheminait par un riant sentier ; parfois elle rencontrait d'autres promeneurs, paisibles et silencieux qui la saluaient d'un placide sourire.

Bientôt elle vit se dessiner à l'horizon une vaste forêt dont les arbres gigantesques et la sombre verdure l'attiraient invinciblement; elle hâta le pas et hardiment s'engagea sous les futaies séculaires, malgré l'obscurité toujours grandissante qui régnait sous les rameaux touffus et enchevêtrés. Soudain, elle se trouva sur une clairière immense au centre de laquelle s'élevait une pyramide de pierres. Au-dessus du pylône massif qui formait l'entrée, était écrit en lettres de feu : « Pas de retour pour celui qui franchit mon seuil. »

« C'est sans doute parce que la sortie se trouve à l'extrémité du bâtiment, » pensa Dagmar, montant sans hésiter les marches de granit et frappant à la porte de bronze; celle-ci s'ouvrit aussitôt avec un grincement aigu et elle franchit le seuil.

Elle s'arrêta un instant pour jeter un regard au dehors: quelle fut son épouvante en voyant la forêt, le sentier, tout ce qu'elle venait de quitter s'effondrer et disparaître dans un gouffre noir et béant qui s'ouvrait à l'entrée même de la pyramide ; la porte se referma aussitôt avec fracas, elle ne put rien voir de plus.

— « Vite, il me faut chercher l'autre issue opposée qui doit se trouver de ce côté et quitter ce lieu terrible, se dit-elle, jetant autour d'elle des regards inquisiteurs et craintifs. »

Elle se trouvait dans une salle immense, dont la voûte semblait se perdre dans l'infini; un demi-jour mystérieux l'emplissait. Dagmar distingua vaguement qu'au centre se dressait une statue colossale, tandis que tout au fond brillait une clarté rougeâtre, semblable à un incendie. — « Là, sans doute, se trouve la porte de sortie » pensa-t-elle, en se mettant à courrir de ce côté; mais en arrivant devant la statue, elle s'arrêta, étonnée, fixant l'étrange figure qui se dressait sur un socle phosphorescent. C'était une femme, dont la tête montrait deux visages; elle avait quatre bras sur un torse voilé.

Le visage que contemplait Dagmar était d'une beauté calme et sévère, les yeux impassibles et insondables la fixaient d'un regard brillant; de son bras blanc et robuste l'étrange créature tenait élevée une torche, dont la flamme éblouissante jetait une large traînée de lumière qui coupait les ténèbres.

— « Qui cela peut-il représenter, se dit à elle-même Dagmar? » Au même instant, les lèvres de la statue s'entr'ouvrirent et d'une voix harmonieuse, elle dit : « Je suis la force du bien, la science vraie, la sagesse des mages; je connais toutes les lois, je ne commets plus d'erreurs et celui que je guide, je le conduis à travers les arcanes du savoir absolu vers la félicité suprême de l'harmonie et du travail sans fatigue. Je dévoile à mon disciple les mystères de la création, et l'esclave de la chair, je le rends maître de la lumière; des abîmes du doute et de la souffrance il s'élève aux régions de la clarté éternelle ;

doué de la force, il peut contempler les abîmes sans vertige et respirer les aromes du mal, ceux-ci glisseront désormais sur lui sans laisser de trace. — Maintenant, enfant curieuse et chancelante, avant de continuer ta route contemple mon second visage, quelque différent qu'il soit, tous deux nous sommes de même essence, et de notre contraste naît l'harmonie finale, à laquelle on ne parvient que par la connaissance qui se compose de bien et de mal. »

La tête lumineuse se voila, la torche pâlit et la statue, pivotant lentement, présenta son autre face. Frémissante et craintive, Dagmar fixa un visage noirâtre, horrible d'orgueil et de dureté; ses grands yeux étincelaient d'une sombre énergie, sa main abaissée tenait une torche, dont la flamme fumeuse éclairait d'un reflet sanglant un abîme ouvert à ses pieds; au fond de ce gouffre se débattait une foule d'êtres à face humaine, poussant des cris effrayants, accompagnés de gémissements et de malédictions. Puis, la voix métallique et voilée de la statue prononça ces paroles : « Je suis la force du mal, je porte, moi aussi, le nom de science, mais, dans les entrailles du savoir, je cherche les mystères des forces inconnues de la nature, qui assurent la puissance de nuire et procurent les jouissances de la matière.

« Ma lumière aveugle celui que je guide, la force néfaste dont je l'armé devient sa perte et sa faiblesse : il s'applique à torturer son semblable, savoure la vengeance assouvie, fait le mal pour le mal et en souffre lui-même, car le mal c'est la privation et la souffrance, et c'est aussi l'impulsion première de l'aspiration de l'âme vers le bien : tout connaître pour tout aimer, tel est le but. Tout être passe par l'école de mon savoir, et quand tu seras puissante dans le mal, tu te serviras des armes de destruction pour faire le bien; tu seras apte à devenir le disciple de ma lumineuse sœur, la science pure, qu'on ne peut pratiquer sans avoir approfondi les problèmes du mal, mais longue est la route, douloureuses sont les plaies et meurtrissures que subit l'être avant de parvenir aux portes du ciel et de les ouvrir avec les clefs épurées du mal. »

Une vapeur grisâtre voila et déroba la vue de la statue, et, tremblante de crainte et d'émotion, Dagmar se mit à courir vers la lueur lointaine qu'elle supposait être une sortie, mais en approchant elle constata que cette lumière provenait de la flamme d'un immense brasier formé de torches amoncelées. Son feu rougeâtre éclairait un autel sur lequel était placé un énorme volume scellé de sept cachets; un vieillard vêtu de blanc était penché sur lui et semblait l'étudier, ses traits exprimaient la fatigue et la sueur coulait de son front.

— « Bon vieillard, lui dit Dagmar, en s'approchant timidement, ne peux-tu m'indiquer la sortie de cette salle? Je ne puis sortir par où je suis venue, car il est écrit sur la porte d'entrée qu'il n'y a pas de retour pour celui qui en a franchi le seuil. »

Un étrange sourire glissa sur les lèvres du vieillard : — « Tu as épelé les lettres sans en approfondir le sens. Tu as bien lu, en effet, car pour toi il n'y a pas de retour : voir, pénétrer les mystères et pourtant sortir par la même porte n'est donné qu'aux élus; il en est de même de ce livre que tu vois : seule la pensée épurée peut lire ce qu'il contient sans briser les cachets. Prends des torches de ce brasier et va éclairer les ténèbres, si toutefois il ne t'arrive comme à Prométhée que consuma le feu céleste qu'il avait dérobé; voici la porte qui donne l'accès du sentier de la vie. » Il étendit la main et un battant de bronze que Dagmar n'avait pas remarqué s'ouvrit avec fracas, un violent courant d'air froid et humide s'engouffra en sifflant. Dagmar frisonna. Au dehors, la nuit était horriblement noire, le tonnerre grondait et des torrents de pluie s'abattaient sur les rochers dont les éclairs qui sillonnaient la nue illuminaient par instant les silhouettes dentelées.

La jeune femme hésitait, mais, comme poussée par une force invincible, elle s'approcha du brasier et saisit une des torches en se brûlant les mains ; malgré la douleur, elle la pressa contre sa poitrine et s'avança vers la porte; mais un regard jeté au dehors la fit de nouveau trembler et s'arrêter. — « Vas, dit le vieillard, tu portes la clarté qui dessillera tes yeux, tu verras la pensée des hommes à travers la matière, tu t'épouvanteras de leurs plaies, tu chercheras à les soulager et, eux, te rendront le mal pour le bien, néanmoins marche, marche toujours si tu veux atteindre le terme du voyage. »

Palpitante, Dagmar franchit le seuil et s'arrêta; devant elle s'étendait à perte de vue une chaîne de rochers entre lesquels serpentait, à peine visible, un sentier, bordé d'un côté de hautes roches à pic, de l'autre, d'abîmes pro-

fonds et, à la lueur fauve des éclairs, ce paysage désolé était plus effrayant encore; une crainte angoissa le cœur de Dagmar, elle avait conscience de sa solitude dans ce lieu désolé, sur ce chemin périlleux. Saisie d'effroi, elle se détourna bien vite pour rentrer dans la pyramide, lorsque soudain elle se trouva face à face avec un être hideux qui la fixait d'un regard railleur et étincelant d'impitoyable méchanceté.

— « Arrête, rebrousser chemin est plus difficile que tu ne penses. »

— « Qui es-tu et que me veux-tu? »

— « Je suis ton compagnon dans la course hardie que tu viens d'entreprendre ; mon nom ? c'est le Doute, je te suivrai comme ton ombre, mais tu ne me verras que quand tu te retourneras.

« Si tu atteins la sortie, vaincu et brisé je disparaîtrai à jamais, mais prends garde de faiblir et de laisser échapper la torche que tu tiens à la main, car alors c'est moi qui te terrasserai et t'entraînerai dans l'abîme ténébreux qui est mon domaine. »

Un éclat de rire cruel retentit et l'être hideux disparut. Dagmar, muette d'angoisse et d'épouvante, s'adossa à une roche et ferma les yeux; l'attouchement d'une main douce et tiède la fit tressaillir, et, à la lueur rougeâtre de sa torche, elle aperçut debout, à côté d'elle, une jeune femme svelte et pâle, au visage doux et résigné; mais ses grands yeux gris brillaient d'une énergie surhumaine : sous la puissance de ce regard devait plier celui qu'il fixait. Elle était enveloppée d'une tunique grise, incolore, d'une simplicité rigide ; elle portait sur la tête une couronne d'épines, des gouttes de sang et de sueur perlaient sur son front.

— « Tu n'es pas seule, enfant, et si tu prends ma main et accepte mon appui, je te soutiendrai et te guiderai dans l'épineux sentier que tu dois suivre ; bois quelques gorgées de ce breuvage dont j'ai le secret, il te donnera la force de surmonter les fatigues et de braver les déceptions auxquelles inévitablement tu te heurteras ; sans moi, ni la science, ni la foi, n'auront le pouvoir de te soutenir. »

Elle tira de dessous sa tunique une simple coupe de grès qu'elle approcha des lèvres de Dagmar. Le liquide qu'elle contenait avait un arome délicieux, une fraîcheur vivifiante. Ranimée et calmée, la jeune fille reprit courage, le mugissement de la tempête, les éclats de la foudre ne lui semblaient plus si effrayants, l'étroit sentier moins vertigineux. Elle se redressa souriante et dit : — « Certes, je t'accepte pour compagne, mais qui donc es-tu, toi, qui te tiens pour plus puissante que la science et la foi ? »

L'inconnue sourit : — « Ma modeste apparence te surprends. Certes, je suis moins splendide que ces deux grands moteurs : la science et la foi, et les hommes ne me remarquent habituellement que quand ils ont atteint leur but.

« Je suis la Patience, ma fille, et mon appui est solide, saisis fortement ma main, car, toujours, tu auras besoin de moi, sur la terre ou dans l'espace ; sans moi tu retomberas toujours pour reprendre la course pénible de ton ascension infinie.

« De mon front tombent des gouttes de sueur et de sang, mais que cela ne te rebute point, ce sont de nobles gouttes, l'essence même de chacun de tes efforts, de chacun de tes sacrifices, de chacune de tes victoires sur toi-même, et c'est de cette rosée sanglante que se tissera pour toi le vêtement de lumière impérissable, de gloire éternelle, dans l'espace sans limite.

« Le breuvage que je viens de te donner est composé du suc de trois fleurs du ciel, l'ENERGIE, la FOI inébranlable dans le but marqué et l'AMOUR de la cause pour laquelle tu travailles ; si tu me restes fidèle, j'approcherai la coupe de tes lèvres et te rafraîchirai chaque fois que tes forces faibliront. »

— « Marchons, marchons ! Avec toi, je me sens invincible » s'écria Dagmar, et, pleine d'enthousiasme, elle s'élança sur la route. Elle portait haut sa torche dont la flamme resplendissait illuminant les abîmes, les roches et les êtres souffrants, perclus, couverts de plaies, qui jonchaient le chemin ; elle éclairait les uns, pansait les autres, soutenait et consolait tous ceux qu'elle approchait ; mais ceux-là mêmes qu'elle soulageait mordaient ses mains charitables, crachaient sur sa torche et lui jetaient des pierres. Dagmar alors se sentit fatiguée, son cœur s'emplit de fiel et de colère contre la foule ingrate qui la poursuivait avec des huées, lui jetant de la boue, l'accablant de mépris, d'injures, l'accusant de tous les méfaits.

Sa tâche lui était devenue odieuse, elle eût voulu fuir, mais chaque fois qu'elle se retournait elle apercevait le Doute qui, grimaçant, plein de cruelle raillerie, lui ouvrait les bras. Hors d'elle-même, elle reprenait sa marche, trébuchant à chaque pas et, alors, repous-

sant avec colère la main et la coupe de sa douce et silencieuse compagne : — « Va-t'en, cria-t-elle avec emportement, tu m'irrites, ton breuvage est nauséabond et les gouttes qui de ton front roulent sur mes mains, me brûlent et m'exaspèrent. »

L'image de la femme grise pâlit et parut se fondre dans la brume et Dagmar s'arrêta haletante et épuisée. Acculée à un rocher, elle pressait la torche contre sa poitrine, souffrant d'une douleur atroce, et soudain elle s'aperçut que la flamme mourante avait mis le feu à ses propres vêtements, les consumant ainsi que les chairs qui n'étaient plus qu'une plaie.

Elle jeta autour d'elle un regard éperdu et désespéré. De toutes parts l'entouraient des roches arides et dentelées, séparées les unes des autres par des gorges profondes au fond desquelles mugissaient et bouillonnaient avec fracas des eaux invisibles; dans le lointain seulement sur une petite esplanade doucement éclairée, mais inaccessible, se voyait un autel renversé audessus duquel flottait un nuage phosphorescent.

Sur les marches gisaient étendus des cadavres sanglants et défigurés et au milieu d'eux se tenait une figure moitié ange, moitié démon, un diadème étincelait sur les boucles de sa chevelure mélangées d'or et de jais, à ses épaules étaient fixées des ailes immenses, dont l'une était blanche et l'autre noire.

De sa main levée, l'être mystérieux désigna le nuage, et d'une voix retentissante : — « Voici, dit-il, la vérité que tu cherches, voilée, insondable, elle plane au-dessus de l'abîme; mais celui que rien ne rebute peut l'atteindre, au pied de l'autel renversé de leur foi et de leurs espérances gisent mutilés et sanglants ceux qui ont faibli et que j'ai vaincus, car je suis le dragon du seuil des mystères et malheur à qui ose lutter avec moi sans être suffisamment armée. »

Dagmar frémit d'amertume et de colère, une haine sauvage contre son œuvre bouillait en elle et d'un geste brusque elle lança sa torche dans l'abîme où elle l'entendit s'éteindre en crépitant ; une nuit profonde l'entoura, mais presque au même instant apparut le Doute s'élevant lentement du fond du précipice; railleur, triomphant, il lui tendait les bras; attirée invinciblement Dagmar s'avança, soudain le sol manqua sous ses pieds et elle roula dans l'abîme, se heurtant aux aspérités qui déchiraient sa chair, elle poussa un cri et ouvrit les yeux.

***

Dagmar n'avait pas quitté son fauteuil, ses membres étaient glacés et son corps était engourdi; sa tête endolorie lui paraissait d'un poids extrême. Un rayon de soleil filtrait entre les rideaux, se jouant sur ses fleurs du tapis.

— « Dieu soit loué! ce dont je viens d'être le témoin n'était qu'un rêve ou une hallucination de mes nerfs surexcités, » murmura la jeune fille. Harassée de fatigue, elle se leva et s'approcha chancelante de son lit, sur lequel elle s'étendit. « Rêve ou vision! ce présage, dit-elle, ne m'annonce rien de bon. »

W. Krijanowski. J.-W. Rochester.

INFLUENCE MAGNÉTIQUE DES VIERGES NOIRES ET DES FÉTICHES

L'âme humaine dans ses manifestations, même les plus secrètes, agit sur la matière à l'état subtil, et par cette matière, quelles que soient les forces qu'elle met en mouvement pour transmettre sa pensée, elle impressionne tout ce qui se trouve dans sa sphère d'action.

La pensée dirigée et projetée par la volonté s'irradie hors de l'individu en réalités matérielles et agissantes, et non en images purement insaisissables et suggestives.

La pensée est, la volonté est. Ce sont des forces capables d'agir sur la matière et de la modifier profondément, capables de produire d'extraordinaires manifestations occultes.

Les vierges noires, les statues miraculeuses, en un mot les fétiches, qu'ils soient adorés par le catholique romain, le schismatique grec, le fellah égyptien, l'indien à la peau cuivrée, le nègre le plus grossier, le sauvage le plus stupide, les fétiches ne sont pas, ou plutôt ne sont plus d'inertes morceaux de bois, d'ivoire, de métal, mais bien quelque chose de vivant, qui possède une force perceptible, sensible, active, agissant magnétiquement sur les êtres comme l'aimant agit sur le fer, par quelque courant inconnu.

Cet objet matériel, exposé à la crédule adoration des fidèles, et sur qui viennent converger les élans de la foi vive, l'invocation naïve du

simple, l'ardent désir de celui qui espère et prie, s'imprègne peu à peu des courants psychiques émanés de tant d'êtres et de tant de volontés.

Ceux qui viennent en foule au sanctuaire révéré ont la foi. Foi aveugle, foi ignorante, plus superstitieuse qu'élevée; mais foi impulsive qui incite l'âme, la pousse de son aiguillon, la surexcite et qui, sous l'exaltation du sentiment de la prière, de la confiance, fait rayonner de l'être à l'image ou à l'idole une force subtile et puissante.

Cette force s'imprime sur le fétiche qui lui sert de point d'appui, le vitalise et se réfléchit ensuite par une expansion fascinatrice qui attire à elle de nouvelles forces venant renforcer les forces primitives.

Le fétiche devient une sorte d'accumulateur d'énergies psychiques, et c'est ainsi qu'il intervient dans certains cas pour déterminer les miracles qui se produisent quelquefois lorsqu'on fait appel à sa puissance.

Ces miracles ne sont nullement miraculeux.

Lorsqu'il se produit, par exemple une guérison sous l'action du fétiche, c'est que le malade par son état nerveux, sa réceptivité ou l'intensité de sa volonté détermine un appel magnétique qui projette sur lui la force accumulée sur l'idole, comme l'électricité positive attire l'électricité négative pour se combiner avec elle.

Le malade subit alors un choc, non seulement physique mais astral, capable de rétablir le fonctionnement de l'organe atteint.

Il en est de même pour la réalisation d'un ardent désir ; l'élément psychique qui anime le fétiche dirigé par une volonté intense et nettement déterminée peut créer un courant astral capable d'influencer des personnes éloignées ou de peser sur la direction de certains événements pour la modifier.

La pureté du désir ou l'élévation du sentiment moral ne sont pas nécessaires pour obtenir les bonnes grâces du fétiche; c'est ce qui explique que tant de prières sincères, tant de purs et nobles élans restent sans écho dans les sanctuaires révérés.

Le Dieu du lieu est un dieu sans clairvoyance et sans raison; force vivante, mais aveugle, il agit toujours dans le sens de la moindre résistance, guidé seulement par des affinités magnétiques qui sont sans aucun rapport avec le développement spirituel seulement de celui qui l'implore, mais avec de simples conditions physiologiques et psychiques.

Le sens populaire, qui se trompe bien rarement, a toujours adoré le fétiche pour lui-même et non pour l'idée qu'il a la prétention de symboliser.

Si nous prenons par exemple les Vierges noires et autres qu'on honore en France, chacune d'elle dans l'esprit des fidèles forme une divinité indépendante et très distincte de la pure et mystique figure de Marie, mère du Christ.

Ce n'est pas l'idéale Vierge Marie qu'on vient prier, la Salette, Notre-Dame de Lourdes, Notre-Dame de Fourvières, etc.

C'est la force occulte et mystérieuse cachée dans le sanctuaire, force que devinaient très bien ces paysans bretons qui laissaient la belle statue neuve qu'on leur avait donnée pour retourner à la vieille toute vermoulue, mais tout imprégnée de vitalité et qu'ils sentaient seule capable de répondre à leurs demandes.

Les lieux de pèlerinages, les statues miraculeuses, les temples ne sont pas seuls doués de ces forces occultes et mystérieuses. La fameuse guérite de Boulogne qu'on dut brûler pour mettre fin aux suicides qui s'y succédaient, certains arbres qu'il faut abattre pour empêcher les gens de s'y pendre, nombre de lieux ou d'objets qui ont incité à des actes singuliers ou coupables, sont doués de cette même force magnétique issue de la volonté.

Nos demeures sont hantés d'éléments semblables et toute personne un peu sensitive en éprouve l'impression. Cette impression porte la caractéristique des idées et des sentiments de ceux qui habitent dans un endroit, et elle est calme, douce, agréable, reposante, irritante, triste, pénible, etc., selon la prédominance des pensées qui constituent la chaîne magnétique créée par les hôtes du logis.

L'homme ignore malheureusement presque toujours ces facteurs invisibles qui interviennent dans son existence et qui constituent en quelque sorte l'atmosphère mentale de la planète, de la nation, de la cité, de la demeure individuelle.

Il crée par son ignorance, sa religiosité superstitieuse, ses sentiments inférieurs ou passionnels des chaînes magnétiques dangereuses ou qui peuvent le devenir si une volonté perverse les actionne et les régit.

Ce sont ces courants psychiques qui suggestionnent les foules et les individus et qui les

poussent à commettre une foule de crimes ou de folies.

Le jour où l'Humanité sera convaincue de la réalité de ces forces vivantes et inconscientes émanées d'elle, elle apprendra à diriger ses pensées vers un but élevé, elle saura créer des forces saines, utiles, fécondes, forces de vérité, de lumière, de justice et d'amour qui feront de notre monde de chaos et de discorde un monde de concorde et d'harmonie.

Le fait de l'adoration stupide d'un sauvage pour un bois pourri ou d'un pauvre paysan pour sa vieille statue renferme un profond enseignement dont il faut que nous saisissions toute la portée, afin de combattre le mal dans son grand royaume invisible notre propre mental, source de la plupart des peines qui affligent l'humanité.

Henri de Latour.

IIe INSTRUCTION

De l'Égalité spirituelle ou véritable Égalité.

Mes frères,

De tout temps, l'homme a voulu fonder le Droit, toute belle religion s'est appuyée sur la Justice, et tout progrès moral a été une œuvre de justice ; et cependant, l'homme possède-t-il la Justice?

Je vois des amas formidables de lois, des codes, des formules, tout un appareil immense qui montre par sa grandeur même, la faible image de la Justice que l'homme cherche et qu'il croit trouver. Cependant, par un simple et sérieux examen de nous-mêmes et de ceux qui nous entourent, il est facile de nous convaincre que la Justice humaine n'est pas réalisable sur la terre ; quant à la Justice divine dont elle est le faible rayon, l'homme ne sait et ne veut la découvrir.

Or, pourquoi la Justice humaine est-elle si chancelante et si aveugle? Pourquoi se fonde-t-elle par un travail si complexe et si long? Ne serait-ce pas, mes frères, dans l'inégalité des hommes entre eux, qu'il faut trouver la cause de cette faiblesse?

Le Droit proclame en principe que tous les hommes sont égaux ; ce principe, vrai en tant que justice spéculative, devient faux dans le domaine de la réalité.

L'égalité n'existe ni spirituellement, ni moralement, ni intellectuellement, ni même au point de vue physique et matériel. La loi qui proclame l'homme égal spéculativement sera injuste dans ses conséquences, en affectant une même pénalité à toute violation de la loi ayant lieu dans les mêmes circonstances.

Matériellement, la Justice humaine devrait punir proportionnellement à la responsabilité et à l'avancement de l'individu. Le droit humain tout en proclamant un principe vrai, se trouve en défaut dans son application ; il sera donc tronqué et incomplet ; par conséquent, l'homme ne peut trouver la Justice, que dans un univers où règne la suprême égalité, et où il puisse être jugé, non pas selon la faute commise, mais suivant son intelligence et sa raison.

Sortant alors du domaine de la matière, l'homme ira demander la justice à l'univers spirituel, au grand ensemble de la création. Où trouverai-je la parfaite égalité, si ce n'est dans la parfaite ressemblance de facultés et d'aptitudes, si ce n'est avec mes semblables?

Incarné, mes facultés subordonnées à la matière et à mes conditions de vie, me placeront sur un certain degré de l'échelle sociale, m'isolant de ceux qui m'entourent; car ma nature physique, mes goûts, mes facultés, font de moi un être dissemblable de l'être voisin. Puis-je ici-bas, m'élever aux sommets de la Société humaine, ou ramener ces sommités à mon niveau? L'un est aussi impossible que l'autre. S'il est vrai, pour moi comme pour tout être que mes facultés se développeront par l'éducation : il n'est pas moins vrai que toutes les forces de l'intelligence humaine, ne parviendront pas à grandir ma taille d'une coudée. Je ne puis rien pour m'élever au niveau des hommes supérieurs, pas plus qu'eux-mêmes ne peuvent rien pour grandir les autres hommes à leur taille. Éloignons d'ici la question secondaire des biens matériels qui pourraient, à la rigueur se résoudre par des lois et des coutumes, pour envisager exclusivement l'inégalité parmi les hommes au triple point de vue physiologique, moral et intellectuel. Il est évident, dès qu'on embrasse le monde, que la matière dont se revêt l'humanité, prise dans l'ensemble des espèces et des formes, paraît essentiellement inégale.

De l'homme rudimentaire à l'homme de génie,

une échelle merveilleuse gradue toutes les enveloppes matérielles, les différencie, et mène insensiblement, des premiers essais de la vie organique, au magnifique instrument de la vie spirituelle, que nous appelons le corps humain. Cette chaîne merveilleuse, résultat du grand travail d'évolution de la matière, n'en fait que plus vivement sentir l'inégalité de la forme ; le corollaire de ce grand principe sera l'inégalité spirituelle et morale; chaque forme matérielle étant l'enveloppe d'un correspondant spirituel.

De là, mes frères, la continuelle et constante inégalité que la nature semble présenter dans son enfantement matériel et dans ses œuvres spirituelles ; l'évolution de ces deux mondes amène fatalement ce que l'homme prend pour la négation de la Justice et qui n'est que la Justice même. Ici, l'Humanité raisonneuse et savante a voulu trouver la solution du problème uniquement dans la matière, par la matière et par la science. Elle a rêvé une refonte de l'univers, la création d'une nouvelle humanité où les différentes forces sagement équilibrées feraient de la grande famille humaine, une machine parfaitement organisée où tout serait calculé et prévu.

L'Egalité serait-elle atteinte? Mille fois non ; et cependant, mes frères, instinctivement, les masses font une grande poussée égalitaire, et réclament l'application du grand principe par un appel désespéré à la Justice.

Les masses ont raison, la science a tort, la création d'un nouvel état matériel ne peut avoir lieu par la science; elle peut le diriger; car il viendra naturellement tendant à unifier l'enveloppe corporelle de l'homme par le mélange, le croisement des races, et, par-dessus tout, par l'avancement spirituel. L'homme juge parce qu'il voit actuellement, et il juge par la matière. La matière ne peut être pour le penseur qu'une grossière forme qu'il doit négliger pour l'esprit qu'elle renferme.

Qu'importent ces états progressifs, ces ébauches, ces différentes images qui frappent nos sens matériels? Est-ce dans la forme grossière que nous devons trouver la solution de ce grand problème humanitaire? Trouverai-je la justice et son exacte image dans l'unique contemplation de molécules perpétuellement changeantes, maintenues dans une certaine forme par quelque chose de mal défini à l'œil du matérialiste?

La mort même ne m'apprendra rien si je ne veux pas admettre et chercher l'esprit.

Et la force inconnue ralliant ces atomes divers dans la vie, les quittant pour produire la mort, sera l'inexplicable pour ma molécule pensante.

Système puéril, mes frères, singulière aberration, où l'homme épuise ses facultés pour prouver l'improuvable. Le matérialisme se détruit de lui-même; le sublime instinct de la foule qui aspire et monte vers la lumière, en dit plus long. La grande voix populaire qui fait appel à la Justice et qui réclame l'égalité : c'est la voix de Dieu. Ce mouvement secret, cette aspiration veut et doit être entendue. Ce ne sont pas vos systèmes, vos savants discours, votre science, qui feront taire ce murmure lointain et cependant fort et terrible comme le mugissement de l'Océan. Ce n'est pas quand les chefs intelligents viendront dire au grand troupeau : « Vous voulez l'impossible, l'irréalisable, l'égalité est un vain songe : la réflexion, l'étude, la saison humaine, tout le prouve; » la foule vous répondra que le cœur dit non. Pensez-vous, mes frères, que la foule a tort, et n'est-ce pas dans le fond de toute âme que la voix céleste annonce l'égalité suprême? Aussi au monde qui réclame la Justice souveraine, ma parole dira :

« Cherche, cherche humanité prisonnière, « cherche hors du cercle qui t'entoure, cherche « au delà du monde temporaire où tu t'agites : « va plus haut; tu veux la justice matérielle, « viens à la justice spirituelle; ce n'est pas « dans le monde grossier de la forme que tu « trouveras Dieu; mais dans le monde de l'es« prit. Brise les fers qui te retiennent enchaî« née, et par la seule force du cœur et de la « volonté; viens t'abreuver à l'inépuisable « coupe que Dieu tend également à tous ceux « qu'il a créés.

« Monde périssable de la forme, croule de« vant l'univers lumineux que tes flancs déro« bent à nos regards, et que, Thémis paraissant « à nos yeux, nous puissions contempler le « parfait équilibre de toute chose dans l'infinie « sagesse de Dieu. »

PASTEUR B...

Dans notre prochain numéro, nous publierons de notre éminent collaborateur, M. Albin Valabrègue, Un article intitulé : *La parole de Dieu.*

VOIX DE L'AU-DELA

Qu'est-ce que la paix?

« Gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté! »

La paix consiste-t-elle dans ce qu'on nomme sur terre une vie heureuse?

Qu'est-ce que la paix?

Serait-ce la possession des jouissances terrestres?... Serait-ce l'ambition satisfaite? Serait-ce la gloire, la fortune, serait-ce même l'insouciance, serait-ce l'oubli?... Serait-ce la voix de la conscience étouffée, serait-ce l'égoïsme satisfait?

La paix, est-ce ce beau ciel bleu qui paraît sans nuage? Est-ce cette matinée qui n'annonce point de tempêtes?... Non, oh non! La paix, c'est la passion calmée, c'est cette même passion devenue levier puissant pour faciliter l'avancement. La paix c'est la sérénité intérieure au milieu du trouble et des orages, c'est la certitude, c'est la foi pendant l'incrédulité et le doute, c'est le chemin *sûr* éclairé dans la nuit.

La paix de l'âme, la paix du cœur, c'est au sein des épreuves la confiance dans le présent, l'espoir dans l'avenir. La paix, c'est la bonté, la charité, la mansuétude, devenues, après la lutte, maîtresses des passions égoïstes et haineuses. La paix c'est ce rayonnement intérieur éclairant toute obscurité et rendant tout devoir facile. La paix c'est le sentiment continuel qui fait trouver Dieu en soi-même et partout!

La paix se trouve dans la foi solide, elle se trouve avec l'étude de la vérité et la pratique de l'amour universel!

Tout être qui se dévoue possède en soi, malgré et avec l'adversité, cette lumière, cette chaleur, ce doux sentiment que j'appelle la paix.

Heureux donc, oh !oui, bien heureux ces hommes intelligents et forts qui passent pour fous, pour idiots tant qu'ils ne sont pas compris, mais qui n'en continuent pas moins leur tâche! Heureux déjà sur terre et dans la vie éternelle les bafoués, les ridiculisés, les maltraités, les persécutés, les martyrs pour la cause du progrès général! Heureux les travailleurs obscurs, heureux les humbles ouvriers qui accomplissent sans murmurer le travail rude du défrichement, heureux ceux qui préparent l'avenir!

Heureux les intelligents, mais plus heureux encore les dévoués, à ceux-là appartient la paix promise aux hommes de bonne volonté!

Un Guide.

A ma mère.

Le 22 janvier 1899.

Ma bonne petite maman, je voudrais te voir bien courageuse dans ta douleur et te faire comprendre — pour calmer ta peine — qu'il y a des mères plus malheureuses que toi et qui versent des larmes plus amères que les tiennes. Ah! vois-tu, ce n'est rien de pleurer sur une tombe quand la foi vous montre l'âme qui animait le corps couché dans la terre, vivante et heureuse; quand l'espérance vous dit que vous retrouverez un jour l'être chéri dont la mort vous a séparé pour un temps et que la charité vous rapproche de Dieu, Père et Créateur de toutes choses. Ce qui est triste, vois-tu, maman, c'est de pleurer ceux qui sont morts spirituellement, ceux dont l'âme enveloppée dans les mailles du matérialisme, de l'athéisme, du néantisme s'enfonce chaque jour plus avant dans l'ignorance des choses divines et qui, volontairement, s'éloigne de Dieu. Et combien de jeunes gens suivent cette pente fatale qui aboutit à la désillusion la plus complète, au malheur, au désespoir! Des régions splendides où mon esprit plane, je vois les pièges tendus sous les pas de la jeunesse, les embûches dressées de toutes parts contre l'honnêteté et la vertu; j'entends les appels trompeurs du monde et je ne puis m'empêcher de frémir en voyant tant de jeunes âmes se précipiter tête baissée vers l'abîme. J'aurais pu, moi aussi, être de ce nombre; j'aurais pu, entraîné par les passions, quitter le droit chemin pour m'égarer dans les dédales du mal et alors, ma chère maman, tu aurais pleuré ton Georges bien plus amèrement que tu le pleures, ton cœur eût été broyé d'une douleur bien autrement terrible, car tu aurais pu craindre que le mal soit sans remède.

Tandis que tu me sais à l'abri de toute tribulation, tu as l'assurance que ton fils est dans le bonheur, que sa vie quoique courte a été méritoire aux yeux de Dieu, et que la félicité qui est son partage ne peut plus lui être ravie. Oh! ma

mère, bénis le Seigneur de la grande grâce qu'il m'a faite en me retirant de la terre où tout est tristesse et perfidie; bénis le Seigneur d'avoir fait de ton enfant un Esprit brillant plein de force et de beauté, et quand tes yeux se rempliront de larmes et que ton cœur sera près de se briser, regarde en haut, élève ton âme vers Dieu, dis-lui que tu l'aimes et que tu veux en toutes choses conformer ta volonté à la sienne. Tu sentiras le calme renaître, et ton fils heureux se penchera vers toi pour te donner dans un baiser toute sa tendresse et pour le bénir.

GEORGES.

Le voile se déchire peu à peu.

Le 4 mars 1899.

Ne soyez pas étonnés, chers amis, si je reste parfois un peu de temps sans venir causer avec vous. Je laisse aux esprits plus dégagés, plus élevés le soin de vous éclairer et de vous instruire. Que pourrais-je vous dire qui vous soit plus profitable que toutes les sublimes communications que vous recevez? Je suis si peu de chose et si petit! et j'ai tant de choses à apprendre; laissez-moi le temps de m'habituer à ma nouvelle vie, laissez-m'en comprendre toute la beauté, laissez-moi me pénétrer de toutes les vérités que j'ai volontairement écartées de ma vie; et qui maintenant se révèlent à moi dans toute leur éblouissante clarté. Le voile se déchire peu à peu, les ombres s'éclairent: mais je marche encore à tâtons, et j'ai besoin que l'on m'aide avant de songer à vouloir guider les autres.

P. M.

Continuez votre apostolat.

Le 13 mars 1899.

Mademoiselle,

Je vous remercie de la tentative que vous avez faite auprès de ma chère femme; elle n'est pas encore mûre pour vos idées de spiritualisme elle a peur, et cependant elle pense souvent à ce que vous lui avez dit. Vos paroles porteront leurs fruits. Merci, continuez votre apostolat, vous pouvez faire tant de bien autour de vous! J'ai fait du chemin depuis le jour où Mme B... m'a amené près de vous, et je suis enfin sorti de ces vapeurs qui m'enveloppaient.

Quel spectacle merveilleux que celui qui se présente aux yeux ravis de l'âme qui a définitivement rompu ses chaînes, et comment peut-elle supporter la vue de tant de splendeurs! Mais aussi combien elle se trouve petite en face de la grandeur divine, et qu'elle a besoin de se souvenir que Dieu est toute bonté, toute miséricorde, quand elle se voit si pauvre et si dénuée! Heureux ceux qui arrivent dans la vie de l'au-delà accompagnés par des œuvres de charité! Pour ceux-là, les difficultés s'aplanissent, et d'un vigoureux coup d'aile, ils arrivent aux régions que je ne fais qu'entrevoir encore.

A. H.

Le Secret du Bonheur.

Ame bonne et suave,
Le bonheur n'est parfait
Qu'en se rendant esclave
De tout ce que Dieu fait.

L'aimer de tout son cœur;
Mépriser la souffrance;
Remettre son bonheur
Dans sa juste balance;

Se dévouer à tous
N'importe en quelle terre;
Voir en chacun de nous
Un véritable frère;

Ne se compter pour rien;
Secourir l'infortune;
Et toujours pour le bien
Trouver l'heure opportune;

Donner tout ce qu'on a
D'effusion dans son âme
Aux êtres que créa
Celui qui nous enflamme;

Savoir se sacrifier
A toute heure, en tout lieu;
C'est là le vrai levier
Qui nous élève à Dieu.

V. H.

3 décembre 1898.

Faut-il pardonner ?

— « Maître combien de fois devons-nous pardonner? » disaient les apôtres. — « Soixante-dix-sept fois sept fois, c'est-à-dire toujours, » répondit Jésus.

Un chrétien doit pardonner toujours, que doit faire un spiritualiste? Le spiritualiste, mes

amis, doit aimer fraternellement, ardemment son prochain, même si ce prochain lui fait du mal.

Qui donc, je vous le demande, donnera l'exemple de la patience complète de l'évangile, si ce n'est vous, spiritualistes? Vous à qui il est donné de comprendre exactement le sens de la loi ; si ce n'est vous à qui la vérité est montrée dans sa lumineuse pureté!

Enfants, pauvres enfants prisonniers, qui voyez toutes choses à la faible clarté de votre prison, secouez un instant vos chaînes, détachez votre pensée de la matérialité, élevez votre âme et, dans une pure aspiration, montez vers Dieu, vers ce Dieu inconnu, incompris, innommé, vers Dieu que rien n'offense, vers Dieu si infiniment bon qu'il donne autant d'amour au coupable qu'au pur esprit!

Elevés jusqu'à Lui, vous ne sentirez plus les éclaboussures faites à la matière et rien ne vous détournera de la tâche que vous avez entreprise; vous verrez tous les hommes frères, vous verrez l'humanité famille et sur la plaie des épines vous verserez du baume!

ÉCHOS

Réunion familière nombreuse, intéressante et instructive, le 19 mars, au groupe des Universalistes de Paris, où M. G. Ocasian, citoyen roumain, licencié ès sciences, a développé, dans des termes précis et intelligibles pour tous, ce qu'il faut entendre par l'Idée absolue, qui, d'après le prince Grigori Stourdza, a tous les attributs suprêmes que la foi religieuse prête à la divinité.

Après deux heures d'active délibération, l'assemblée a décidé de reprendre ce sujet, si vaste et si important, pour l'étudier d'une manière plus approfondie, dans une prochaine réunion qui aura lieu le deuxième dimanche d'avril, à deux heures, au grand restaurant de la Jeune France, 77, rue de Turbigo.

Ajoutons que le prince Grigori Stourdza est l'auteur d'une Cosmologie remarquable. « Les lois fondamentales de l'Univers » (Paris, librairie Polytechnique, 15, rue des Saint-Pères, 1891), et que ce savant géomètre-mathématicien sera l'un des présidents d'honneur du grand congrès de l'Humanité, qui aura lieu à Paris, du 19 au 30 septembre 1900.

***

Un Congrès. — Le Comité d'initiative et d'organisation du *grand congrès de l'Humanité*, qui tiendra ses assises à Paris, au mois de septembre 1900, fait appel à l'élite des hommes de cœur et d'intelligence de la France et de tous les autres pays du monde.

Son programme est humanitaire, donc universel, large, libre, ouvert à toutes et à tous, il constitue un terrain strictement neutre, sur lequel toutes les opinions pourront se rencontrer fraternellement.

Envoyez les adhésions au secrétariat général, boulevard du Temple, 36, à Paris, avec indication de l'adresse exacte, ainsi que du genre de concours que l'on voudra bien prêter à la réalisation de l'idéal du Congrès.

***

Société française d'étude des phénomènes psychiques.

APPEL POUR LA CONSTITUTION DU FONDS SOCIAL

Nos lecteurs savent que, dans le but d'obtenir la personnalité civile, c'est-à-dire de pouvoir légalement acquérir et posséder afin de faire plus et mieux pour la démonstration scientifique du phénomène psychique, la Fédération spirite universelle vient de prendre le titre indiqué plus haut, ayant plus de chance d'être agréé par le Conseil d'Etat.

La demande de reconnaissance d'utilité publique ne pouvant être obtenue que sur la justification d'un fonds social assez important pour donner une preuve de vitalité (au moins 5.000 francs), le Conseil d'administration de cette Société fait un pressant appel au concours des spirites et spiritualistes aisés et dévoués à la cause, afin qu'ils veuillent bien participer à la constitution du fonds social à l'aide d'une cotisation unique de 250 francs comme membre bienfaiteur, de 50 francs comme membre adhérent à vie, ou d'une cotisation annuelle de 5 francs au minimum; soit enfin sous forme de don d'une somme quelconque et si modique soit-elle.

Adresser les fonds au journal; ou à M. Duval, 5, sente des Guérets, à Boulogne (Seine).

L'Administrateur-Gérant : A.-M. Beaudelot.

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS.